Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 44 (1996)

Artikel: Regard sur Léon Bovy (1863-1950), architecte
Autor: el-Wakil, Leïla
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728337

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

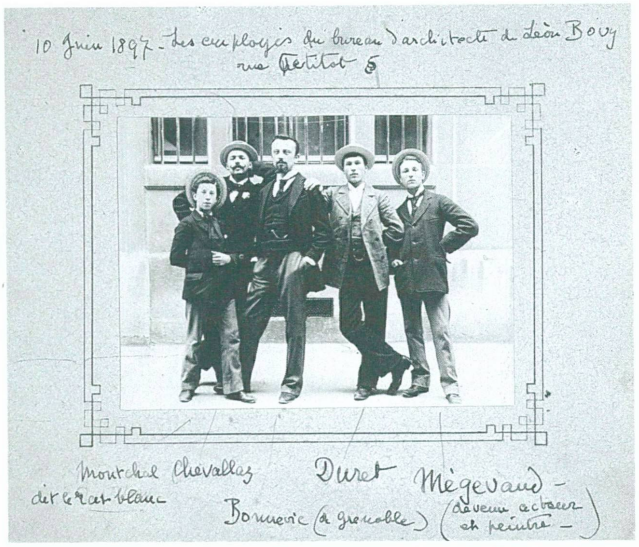
REGARD SUR LÉON BOVY (1863-1950), ARCHITECTE

Par Leïla el-Wakil

Parmi les architectes qui ont façonné Genève, il en est plusieurs qui attendent leur monographie: citons par exemple Samuel Vaucher (1798-1877), Jacques-Elysée Goss (1839-1921), Emile Reverdin (1845-1901), Léon Fulpius (1840-1927), Adrien Peyrot (1856-1918), Marc Camoletti (1857-1940), Frédéric de Morsier (1861-1931) ou Edmond Fatio (1871-1959). Seuls Maurice Braillard[1] et l'architecte-archéologue Jean-Daniel Blavignac[2] ont à ce jour fait l'objet de publications fouillées; Marc-Joseph Saugey, quant à lui, a été honoré d'un numéro spécial de la revue *Faces*[3].

C'est le hasard d'une rencontre[4] qui nous amène, en cette année du centenaire de l'Exposition Nationale, à tracer pour la livraison de *Genava* une esquisse du prolifique Léon Bovy[5], champion, entre autres, du style suisse à Genève, en attendant qu'un jour lui soit consacrée l'exposition qu'il mérite ou dédiée la monographie qui fait défaut. Découvertes récemment, des sources inédites permettent de saisir l'énorme production de l'architecte – plus de cent cinquante bâtiments – dans toute son ampleur, une ampleur difficile à concevoir aujourd'hui. Nous donnons en annexe la liste de ces réalisations, telle qu'établie par sa fille. Providentiellement bien conservées et classées, ces archives privées documentent la vie professionnelle et privée de Léon Bovy, explicitent le réseau de ses relations et révèlent ses engouements. C'est ainsi toute une époque et toute une société qui prennent forme sous nos yeux par le biais des témoignages écrits et illustrés; leur recoupement avec la masse des réalisations toujours en place donne sens et épaisseur historique à la carrière de l'architecte.

L'œuvre de Bovy ne vaut pas que par son ampleur. Elle s'impose dans l'ensemble par sa qualité de bien-facture et sa variété de langages. Car le genre suisse de Bovy, «Hodler de l'architecture», n'est qu'une manière parmi d'autres. Réalisée durant l'époque charnière qui, de la fin du siècle (1895), mène à la Première Guerre Mondiale (1916), l'œuvre de Bovy répercute les grands mouvements artistiques du temps, arborant tour à tour le caractère de l'éclectisme français, du Heimatstil alémanique, avant d'afficher un nouveau classicisme genevois, parfois mâtiné d'un esprit «à l'anglaise». Bovy en cela n'est ni un précurseur, ni un pionnier, mais un praticien bien de son temps, capable de passer, au gré de la commande et du commanditaire, de l'architecture la plus anodine à l'architecture la plus typée, des solutions les plus simples aux solutions les plus recherchées.



1.
Photographie du bureau de Léon Bovy en 1897

Formé à Genève et «sur le tas», Bovy appartient à la génération active au moment du «Plan d'extension»; à lui et à ses contemporains la tâche de développer, au-delà de la ceinture fazyste, une Genève qui ne demande qu'à grandir. Leur volume d'activité s'inscrit dans la pratique architecturale intensive d'une fin de siècle qui se prolonge jusqu'en 1914; toutefois, avec près de dix bâtiments par année, Bovy est fortement au-dessus de la moyenne commune. Affairiste ce qu'il faut, doté d'un bon sens architectural, il conduit main dans la main avec les entrepreneurs auxquels il s'associe de grosses opérations immobilières qui marquent les quartiers périphériques de Genève, tels la Servette et les Délices, la Jonction, Plainpalais, Champel et les Eaux-Vives. Son bureau, installé dès 1895 au n° 5, rue Petitot, dans un immeuble construit par Emile Reverdin et dans un quartier d'architectes[6], compte cinq collaborateurs. Deux photographies datant de 1897 et 1901 les immortalisent. Sur la première, Montchal, «dit le rat blanc», le futur brillant confrère de Bovy, Edouard Chevallaz (1875-1926), dans une pose avantageuse, Bonnevie de Grenoble, Duret, Mégevand «devenu acteur et peintre» (fig. 1). Sur la deuxième, Bertillot, Berger, Ducret, Gabriel Bovy et Breitenbucher. Gabriel Bovy, frère de Léon, poursuivra sa carrière d'architecte en s'exportant en France après la Première Guerre Mondiale.

Homme de progrès, Bovy n'est toutefois, comme beaucoup de ses contemporains, pas insensible aux charmes de la Genève d'antan. Il adhère à la Commission pour l'Art public, fondée en 1901, à laquelle appartiennent entre autres architectes, Edmond Fatio, Charles Boissonnas, Gustave Brocher, Alain Chabloz, Camille Martin, Alain Leclerc, Henri Juvet, Henri Baudin, Léon Fulpius[7]. Par ailleurs, avec un groupe d'amis artistes, il fonde la revue *Nos Anciens et leurs œuvres* (1901-1920), importante et luxueuse tribune trimestrielle, consacrée à l'art genevois dans sa diversité actuelle ou passée. L'éditorial du premier numéro de ce *Recueil genevois d'art* est signé par trois peintres, Jules Crosnier, cheville ouvrière de l'entreprise, Barthélemy Bodmer et Albert Silvestre, par le secrétaire de l'Ecole des Beaux-Arts, Charles von Kaenel, et par Léon Bovy. Guillaume Fatio, Paul-Emile Schazmann, entre autres historiens, y publient quelques essais qui font date dans l'historiographie artistique locale. Au sein de ce cercle d'érudits locaux, Bovy a la tâche d'administrateur de la revue; de surcroît il signe là un des rares textes qu'on lui connaisse, la nécrologie en hommage à son maître Emile Reverdin[8].

Ayant à la fin de la Première Guerre Mondiale renoncé à la pratique de l'architecture, il s'adonnera à la gestion des nombreuses sociétés immobilières auxquelles il appartient[9], activité qui l'occupe jusqu'à un âge très avancé. Il meurt à 87 ans, révéré de sa famille qui garde de lui l'image d'un homme à l'énergie inépuisable, voué à son travail.

LA FORMATION

Fils du peintre sur émail George Bovy, troisième d'une famille de treize enfants, Léon, comme bien des architectes de sa génération, se forme à Genève. Il suit l'enseignement dispensé dans la toute jeune Ecole des Arts industriels du boulevard James Fazy, qui vient de s'installer dans le bâtiment de briques de Jacques Bourrit et Jacques Simmler, à l'image même de la modernité parisienne. Par ailleurs il fréquente l'atelier de Barthélemy Menn à l'Ecole des Beaux-Arts. Là, il se lie d'amitié avec les émules du maître, des artistes qui plus tard auront plaisir à se retrouver au «Charpilou»[10]: Léon Gaud, Francis Furet, Edouard Ravel, Barthélemy Bodmer, ainsi que le paysagiste et historien de l'art d'origine nancéenne, Jules Crosnier, Auguste Baud-Bovy et le médailleur Hugues Bovy. De son éducation artistique et du contexte familial, il hérite un talent de peintre, ne cessant par la suite, durant ses loisirs, de taquiner ses pinceaux et de produire de charmantes scènes aquarellées (pl. IX).

En 1885, Bovy épouse Louisa Rochat, fille de l'ingénieur parisien Alexandre Rochat, venu à Genève à l'occasion de la construction du pont du Mont-Blanc. C'est pour l'artiste l'occasion de frayer avec le monde du génie civil et ce monde l'intéresse comme en témoignent certaines des photographies réalisées plus tard lors de ses voyages; on découvre divers ouvrages d'art parmi lesquels le Pont Neuf et le Pont St-Michel de Toulouse, le viaduc de Nantua, les tendeurs du pont suspendu de Fribourg (CH), le viaduc de Morez, alors en construction, le barrage de Champagnolle, le pont sur le Main à Francfort.

C'est toutefois en 1879 que se situe un tournant de son existence; âgé de 16 ans, le jeune Léon Bovy entre dans l'important bureau d'architecture d'Emile Reverdin (1845-1901)[11]. Cette grosse agence, fondée par Bernard-Adolphe Reverdin, a l'avantage d'être introduite dans les meilleurs milieux. L'essentiel de la production d'Emile Reverdin consiste en des résidences privées suburbaines pour la bonne société genevoise[12]. Sans doute Bovy a-t-il l'occasion de mettre au point les projets de plusieurs d'entre elles durant les quinze années qu'il passe dans le bureau[13]: ces commandes lui apprennent à distribuer judicieusement des intérieurs et à manier certains éléments d'un pittoresque, certes encore très contenu, tels l'arc Tudor et l'accolade, le colombage, les toitures pentues d'ardoises – ces «toits bien Reverdin»[14] – et le style «chalet». Quelques unes de ces caractéristiques nourriront sa propre inspiration par la suite. Admiratif du savoir-faire et de l'intelligence pratique de son maître, Bovy mettra en exergue[15] quelques-unes de ses réalisations résidentielles exemplaires, comme la maison Sieber à Sully (VD) (1881) dotée de décors intérieurs d'un grand raffinement, le chalet Ponselle à Hermance (1884), la maison Mayor au quai des Pâquis (1885).

Les opérations immobilières du quartier des banques (rue de la Bourse, actuelle rue Petitot) en début de carrière, puis du quartier des Tranchées (rue Bellot et rue Emilie Gourd) dans les années 1880, le projet de morcellement de la grande propriété Brot aux Pâquis[16] vers 1880, la construction plus tardivement des immeubles Dupont sur le quai Gustave Ador, procurent à Reverdin l'occasion de s'attaquer à des problèmes d'intégration urbaine, problèmes auxquels Bovy sera personnellement aux prises durant toute sa carrière. L'agence de Reverdin, contrairement à celle des Camoletti, obtient peu de commandes publiques; Bovy expliquera cela par l'«indépendance de caractère» de son maître et sa «loyauté intransigeante à l'excès», traits qu'il semble du reste avoir partagés avec lui. Toutefois la commande du Palais des Beaux-Arts de l'Exposition Nationale de 1896, qui lui échoit ainsi qu'au Neuchâtelois Paul Bouvier, demeure une significative marque de reconnaissance officielle. Etroitement inscrite dans la résurgence

d'un style national, cette réalisation, à laquelle Léon Bovy a probablement personnellement participé avant de quitter l'agence, domine l'exposition. De l'œuvre du maître, Bovy retient cependant davantage les œuvres courantes pour en louer la convenance:

> «Dans tout ce qu'a fait Emile Reverdin, on peut retrouver l'indice de son caractère; c'est vu en grand, c'est distingué et correct. Il fit plus pour l'embellissement de notre ville, soit par ses œuvres, soit par son exemple, que toutes les réglementations que nos autorités créent et multiplient dans un but louable, sans doute, mais dont le résultat souvent sera la monotonie et la banalité. Et, à notre époque de constructions agitées et chargées, aux originalités extravagantes, c'est une consolation que ces œuvres maîtresses, où la forme est raisonnée, où l'harmonie des lignes et l'unité de l'ensemble sont toujours sauvegardées.»[17]

A travers ces propos transparaît clairement la critique des dispositions légales récemment mises en place. Comme beaucoup de ses contemporains, Bovy ressent mal la nouvelle «Loi générale sur les routes, la voirie, les constructions, les cours d'eau, les mines et l'expropriation» (1895), garde-fou opposé à l'excès de licence mais aussi, par conséquent, restriction à la liberté artistique. Critique à l'égard de l'autorité, Bovy ne cessera à travers son œuvre de plaider pour une forme de bon sens empirique.

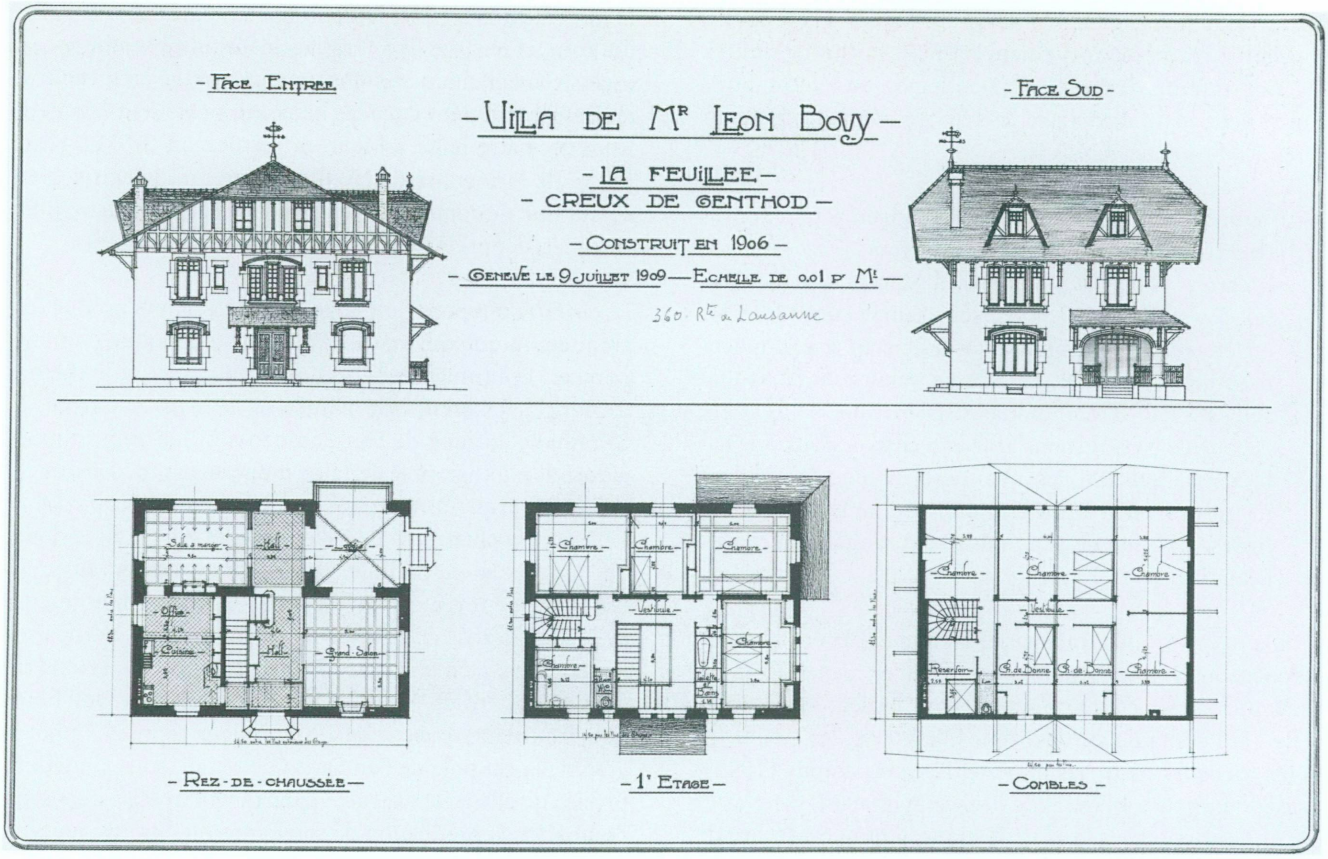
LES VOYAGES

Lorsque l'aisance sera venue, des voyages viendront de manière appropriée compléter le stock de références architecturales de Bovy. La famille conserve de 1901 jusqu'à la fin des années 1940 une série d'albums photographiques. Durant les années qui précèdent la Première Guerre Mondiale – celles qui nous intéressent le plus puisqu'elles coïncident avec son activité architecturale –, Léon Bovy voyage beaucoup en famille. Il photographie tout ce qu'il juge digne d'intérêt: des rues, des bâtiments, des ouvrages d'art, ses amis, sa femme, sa fille. Ces albums constituent une mine d'informations précieuses et nous renseignent, comme auraient pu le faire des carnets de croquis, sur les bâtiments qui le frappent.

C'est autour de Pâques et durant l'été que l'architecte et sa famille distraient une dizaine de jours pour voyager. On se déplace en train ou en bateau; les haltes au même endroit ne sont jamais longues. Avant la Première Guerre Mondiale, les Bovy visitent la Suisse, de l'Oberland bernois aux Grisons, la France, de la vallée du Rhône à la Côte d'Azur en passant par le Sud-Ouest, l'Italie du Nord, de la Lombardie à la Ligurie, l'Allemagne, en particulier la vallée du Rhin, et les Pays-Bas. Les destinations ne semblent pas exclusivement choisies en fonction du voyage architectural; les Bovy se rendent dans les lieux qui se visitent à la Belle Epoque. Faire halte à Menton, Cimiez ou Sta Margarita relève de l'itinéraire de la villégiature Fin de siècle, tout autant que de contempler Lucerne, en compagnie de Jules Crosnier, depuis le Gütsch en sirotant un vermouth!

Le champ du reporter est large et embrasse une production architectonique qui va de l'Antiquité à l'époque contemporaine. Les ruines romaines de Fréjus, l'arc et le théâtre d'Orange, les arènes de Nîmes et la Maison Carrée, la colonnade antique de San Lorenzo à Milan sont immortalisés. Il photographie certains monuments médiévaux, le Palais des Papes à Avignon, les châteaux de Beaucaire et Tarascon, la chartreuse de Villeneuve-les-Avignon, le dôme de Milan, la cathédrale de Cologne, mais aussi la Carcassonne revisitée par Viollet-le-Duc. Les monuments de la Renaissance et du XVIIe ne le laissent pas indifférent: il saisit aussi bien le Palazzo Bianco à Gênes que l'Hôtel de ville d'Amsterdam[18] qui lui inspirera la façade de l'hôtel Touring Balance conçue en 1905. A deux reprises il photographie la coupole de San Satiro de Milan, sous laquelle il précise qu'elle a été exécutée par Bramante. Mais c'est sans doute dans la production de son temps qu'il trouve les plus puissants modèles pour ses propres réalisations. Certains bâtiments allemands, voire alémaniques et flamands, – ceux-là même qui sont aussi publiés dans les revues spécialisées de l'époque – comme la nouvelle poste de Schaffhouse, le récent Hôtel de ville de Fribourg-en-Brisgau ou l'Hôtel municipal de Francfort, visités entre 1902 et 1903, nourrissent incontestablement le projet pour la Mairie des Eaux-Vives.

Bien qu'impliqué essentiellement dans la construction d'immeubles, Bovy photographie en priorité des monuments et des édifices publics. Toutefois certaines maisons modernes d'Amsterdam le frappent par leur expression Jugendstil (1903). En outre, il fait le détour pour visiter l'un ou l'autre des prototypes d'architecture suisse copiés au Village Suisse de l'Exposition Nationale, comme le «vieux chalet de Treib» dans le canton de Lucerne (1902) ou la maison de Chalamala à Gruyères (1903). Ces albums de photographies nous permettent également de suivre Bovy dans les excursions de la Classe des Beaux-Arts, à laquelle il appartient. Ce sont des sorties en Suisse romande ou en France voisine, qui l'emmènent à Romainmôtiers, au château des Clées et à Valeyres (1905), à Avenche, Payerne et Estavayer (1906), à Fribourg (1907), à Beauregard, Coudrée et Ripaille par bateau avec pique-nique de jambon de Savoie, arrosé d'un vin blanc exquis (1908), à St-Prex (1910), à l'Isle, Vuillerens, La Sarraz (1911), à



2.
Mise au net du projet pour la Feuillée, villa de Léon Bovy à Genthod, construite en 1906

Gruyère (1912), où la famille Bovy reçoit au château en grande pompe, à Chaumont, Sallenove, Clermont, Frangy (1914).

Les visites aux carrières de France voisine font l'objet de reportages photographiques. Léon Bovy s'y rend avec ses entrepreneurs. L'été 1901, accompagné du père et du fils Berthollet, de Nitsas et de l'entrepreneur J. Gay, il va à Villette dans l'Ain. Il immortalise ses quatre compagnons juchés sur un bloc et note en légende: «Ce bloc est pour MM. Gay et Bovy». Au mois de mai de l'année suivante, en compagnie des entrepreneurs de bâtiments Etienne Olivet et J. Gay[19], il visite la carrière de grès d'Ayse sur Bonneville. En 1905 il participe à une excursion à la carrière de Stockern, à laquelle sont conviés notamment les entrepreneurs E. Streit-Baron, J. Gay et Charles Schaefer, son collègue Théodore Cosson, l'ingénieur Charles de Stoutz. Il prend des photographies en plein cœur de cette carrière dont «l'exploitation en tunnel donne de l'excellente molasse» et précise: «En automne nous commanderons de cette molasse pour notre villa de Genthod»[20] (fig. 2). La molasse de Stockern approvisionnera de très nombreux chantiers genevois au début du siècle et aussi celui de la Mairie des Eaux-Vives. Durant l'automne 1906 il participe à la visite de la carrière de roche de Colombey, en compagnie de Delavallaz, notaire-carrier, Henri Laplanche, entrepreneur en maçonnerie et adjoint au maire des Eaux-Vives, J. Gay, alors entrepreneur de la maison pour la commune des Eaux-Vives, et Charles Vaucher, entrepreneur de la Mairie des Eaux-Vives. En tant qu'actionnaire de la barque «La Champagne», il prend part à une course à Meillerie à laquelle se joignent, entre autres, Victor Olivet, Jules Olivet, entrepreneur de transports, les entrepreneurs Alfred Jaquier et J. Gay.

LES IMMEUBLES DE LÉON BOVY

Tout comme son maître Emile Reverdin, Bovy n'est pas l'architecte des édifices publics. L'importance de ces derniers compense toutefois leur relative rareté, puisqu'on compte au nombre de ceux-ci l'imposante et exceptionnelle

3.
Publicité pour l'entreprise de charpente Ziegler montrant le n° 83, bd. Carl Vogt et sa remarquable toiture

Mairie des Eaux-Vives, la vaste Ecole des Métiers de la Jonction, une partie de celle de la Prairie, l'école enfantine des Eaux-Vives et la bibliothèque publique des Bastions.

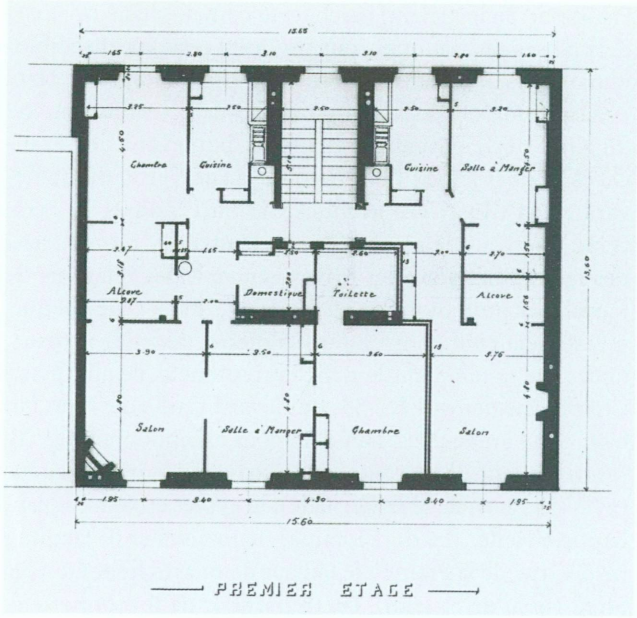
L'essentiel de sa carrière consiste en plus de cent cinquante immeubles et aussi en une vingtaine de résidences privées. Pour Bovy, l'immeuble est l'occasion d'exploiter une gamme morphologique et typologique extrêmement vaste, que nous ne ferons qu'effleurer. L'architecte n'apparaît pas uniquement comme ce champion du style suisse que nous avons eu l'occasion de décrire en d'autres circonstances[21]. L'itinéraire stylistique est d'une extraordinaire variété. Selon la destination, le budget, le quartier, héritier en cela d'un sens de la convenance – dans l'acception vitruvienne du terme –, Bovy réinterprète plans et façades.

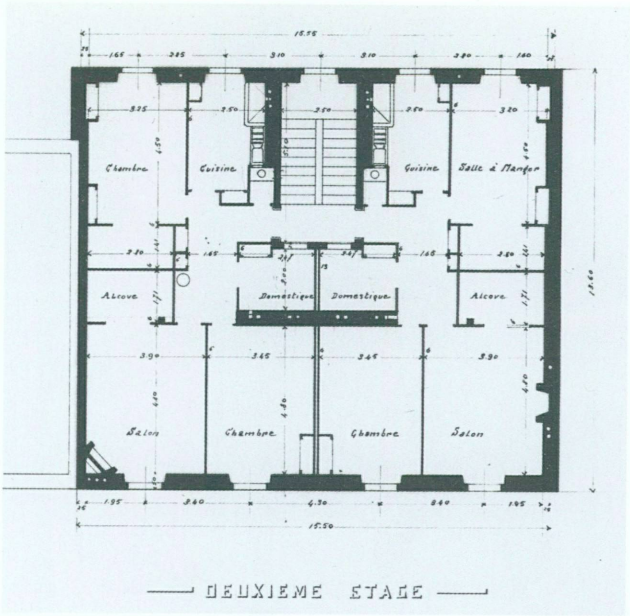
Passionné de logement, l'architecte couvre plusieurs quartiers de ses réalisations. Pour produire certains ensembles immobiliers, il constitue des sociétés anonymes, les fameux «consortiums» chers aux promoteurs de la seconde moitié du XIXe siècle. Les alignements du boulevard des Tranchées, du boulevard Carl Vogt, de la rue Verte, du boulevard de la Cluse, des avenues Gaspard Vallette et Léon Gaud, naîtront de ces initiatives. Mais Bovy monte aussi des opérations pour des privés, souvent des relations de travail, des professionnels du bâtiment, qui, à cette époque, investissent couramment dans la pierre; parmi ses clients, on trouve notamment le riche entrepreneur de charpente Charles Ziegler (n°s 83-85, boulevard Carl Vogt) qui fait bâtir deux immeubles, l'un d'un goût exceptionnel (fig. 3), l'entrepreneur de maçonnerie eauxvivien Henri Laplanche (n°s 9-11, avenue de la Grenade), le gypier et peintre Jean-Baptiste Hellé (rue du Diorama), le menuisier P. Jacquier (n° 23, rue de la Prairie), le tailleur de pierres fines Gustave Streit (quai de St-Jean), l'entrepreneur de maçonnerie et gypserie Bolengo (la Jonction), l'entrepreneur en bâtiments V. Vuagnat (boulevard du Pont-d'Arve).

L'immeuble de base et ses variantes

Léon Bovy fait ses débuts en tant qu'indépendant dans le quartier de la Servette, à l'occasion du lotissement de l'ancien domaine de la Prairie. Entre 1894 et 1895, il construit une série d'immeubles le long des rues de la Servette, Tronchin, de la Prairie, de la Poterie et du Jura. La plupart de ces immeubles existent encore et forment des alignements homogènes d'architecture modeste, dont les façades de maçonnerie enduite, régulièrement percées de fenêtres, sont agrémentées par les tailles des encadrements et les ferronneries des balcons, jamais complètement identiques d'une maison à l'autre.

L'alignement des n°s 8-16 de la rue du Jura comprend la première maison que Léon Bovy se fait construire (n° 10; fig. 4)[22]. Prise entre rue et jardin, cette architecture de square est simple et rationnelle. La façade principale, large de quatre travées – Bovy recourt souvent au nombre pair des travées –, obéit à quelques règles formelles élémentaires. Le soubassement de roche à jours fait entité avec le rez-de-chaussée surélevé. Au-dessus d'un bandeau prennent place le premier étage, traité en *«piano nobile»*, puis les étages supérieurs, le dernier d'entre eux étant souligné par un balcon continu. L'allée d'accès conduit à une volée d'escalier qui s'ouvre sur le palier de l'escalier à deux rampes prenant son jour en façade arrière; elle conduit également, comme souvent chez Bovy, au jardin situé à l'arrière du bâtiment. A partir du deuxième étage le plan-type comprend deux appartements de quatre pièces identiques. Au premier étage Bovy a prévu l'appartement de sa famille,





4.
Plans pour le premier et le deuxième étages du nº 10 rue du Jura, maison de Léon Bovy

plus spacieux et plus confortable que le modèle standard. Les cinq pièces qui le constituent sont distribuées en un salon avec cheminée d'angle communicant avec la salle à manger, puis une grande chambre avec salle de bains; la cuisine et une autre chambre donnent sur la cour. Une alcôve tient lieu de chambrette, tandis qu'une chambre de bonne minuscule, en face de la cuisine près de l'entrée, prend son jour sur le palier de l'escalier.

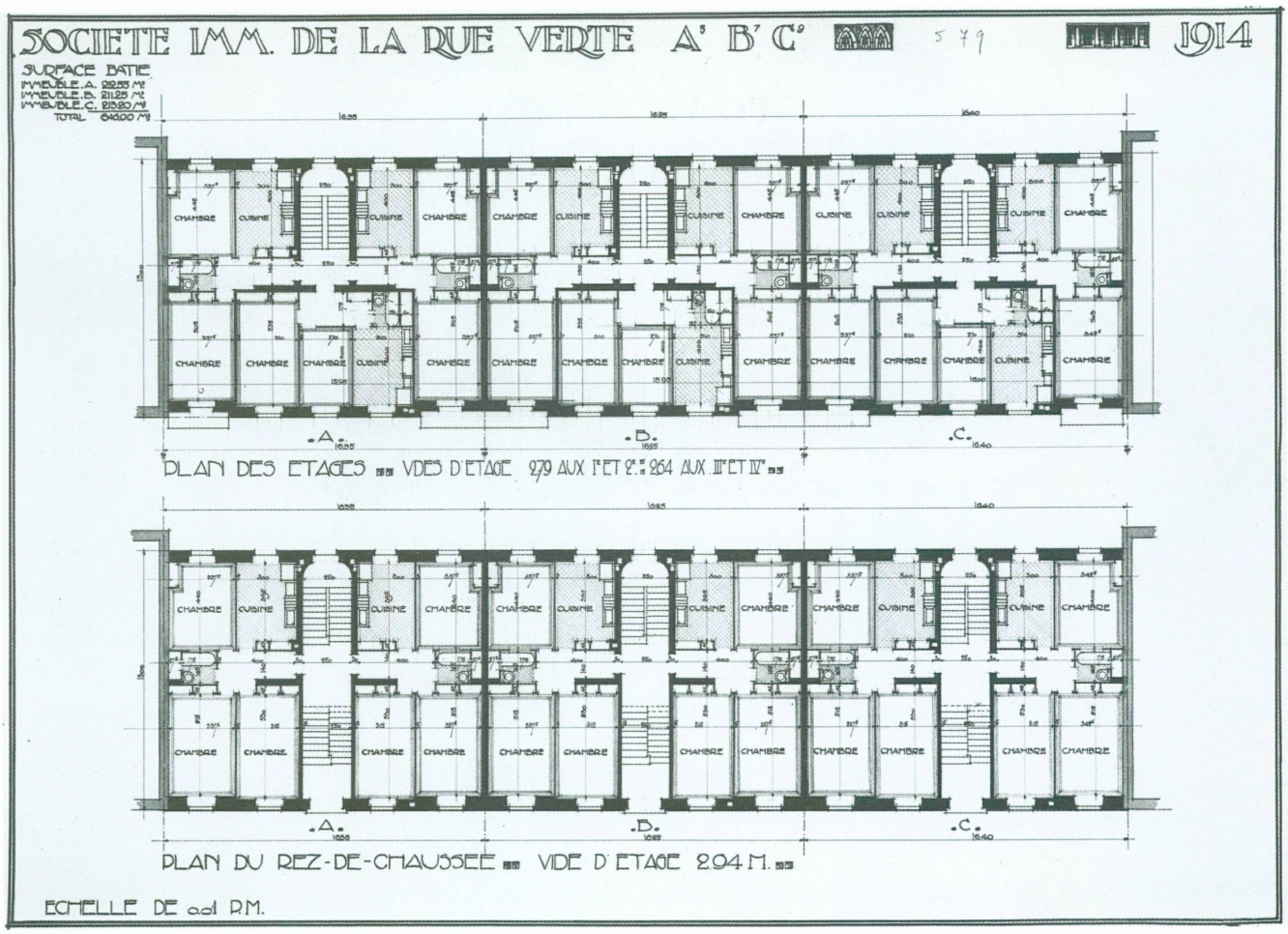
Le modèle typologique introduit à la Servette est constant dans l'œuvre de Bovy. On le retrouve avec quelques variations dans l'alignement des nos 31-43 du boulevard Carl Vogt (1901-1903) et jusqu'à l'aube de la Première Guerre Mondiale, dans les trois immeubles de logements modestes pour la Société immobilière de la rue Verte. Là, un plan, d'une clarté implacable, ménage aux étages trois appartements de trois pièces. Les alcôves ont disparu, de même que les chambrettes des domestiques, au profit d'une salle de bains dans chaque appartement. Le principe allée-escalier est conservé sans modification (fig. 5).

Cette typologie de base est transformée dans des projets plus résidentiels: c'est le cas de l'ensemble de la rue des Vollandes, rue dont il construit successivement les deux côtés, les numéros impairs d'abord (nos 3-11) et les numéros pairs ensuite (nos 4-12). Ces immeubles, qui forment un tout, diffèrent dans le détail. Ils sont les héritiers de l'architecture traditionnelle de quai des années 1880, que Bovy expérimente au même moment au nº 12, quai Gustave Ador[23]. Une zone de socle supporte quatre étages, diversement ponctués par des balcons sur consoles. Les garde-corps à balustres ou en ferronnerie, les édicules étudiés des fenêtres ainsi que d'autres éléments sculptés animent le nu des façades.

Le projet pour l'immeuble de Louis Clerc, daté de 1895, montre un type de disposition intérieure qui dérive de celui de la rue du Jura, en plus grandiose. Bovy utilise le même système d'allée, donnant à la fois accès à l'escalier à deux volées et au jardin situé à l'arrière. Les deux appartements par étage sont plus vastes, le plus grand des deux comprenant, de part et d'autre de l'antichambre, une enfilade formée par le petit salon, la salle à manger et le grand salon. A l'arrière donnent deux chambres communiquant entre elles et la cuisine. La chambre de bonne se loge près de l'entrée et de la cuisine, tandis qu'une salle de bains prend place à l'extrémité de l'antichambre. Cette antichambre et la disposition qui en découle anticipe le hall distributif central cher à Maurice Braillard, quelques trente ans plus tard, au square de Montchoisy.

Les immeubles d'angle

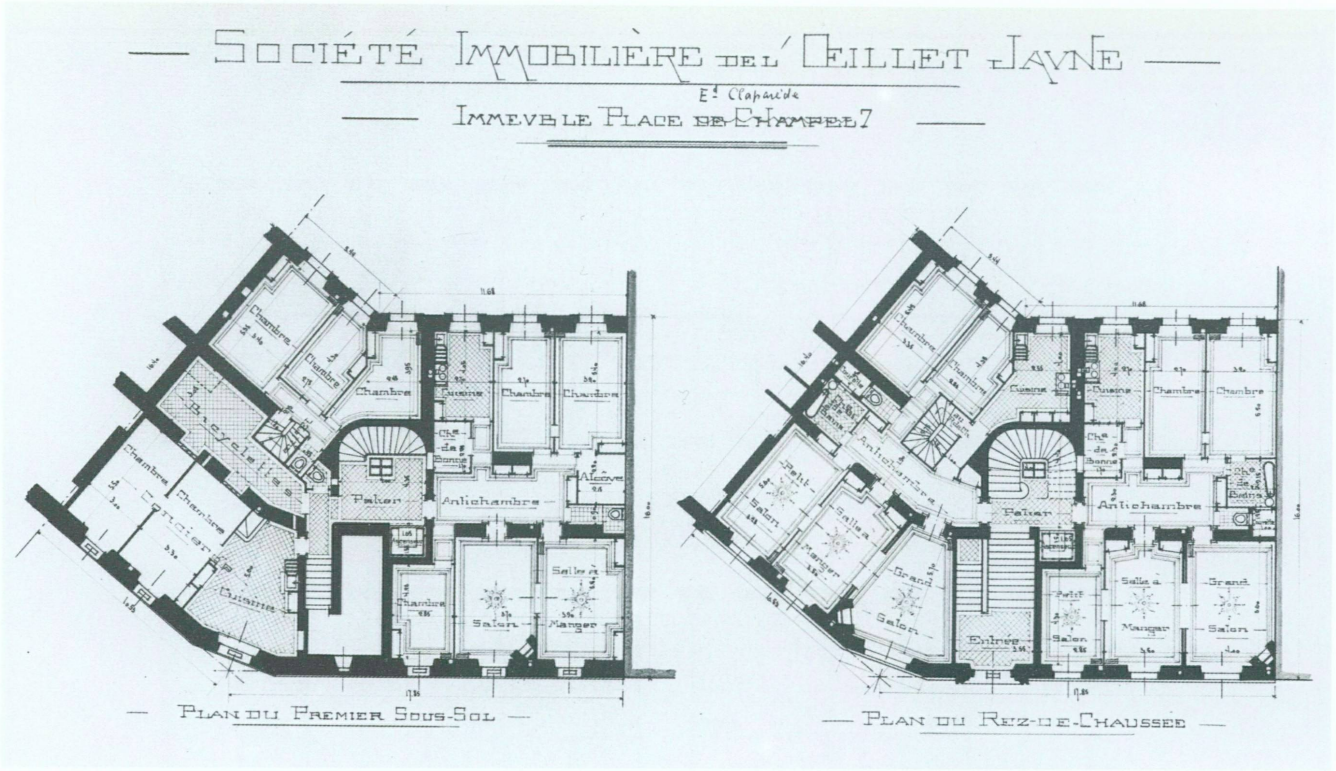
Comme beaucoup de ses contemporains, Bovy renouvelle vers 1900 la thématique de l'immeuble d'angle. Il lui arrive encore d'employer le pan coupé, héritier d'une longue tradition architecturale. C'est le cas dans l'immeuble italianisant de l'angle de la route de Chêne avec l'avenue de la



5.
Plans pour le rez-de-chaussée et les étages des immeubles de la Société immobilière de la rue Verte

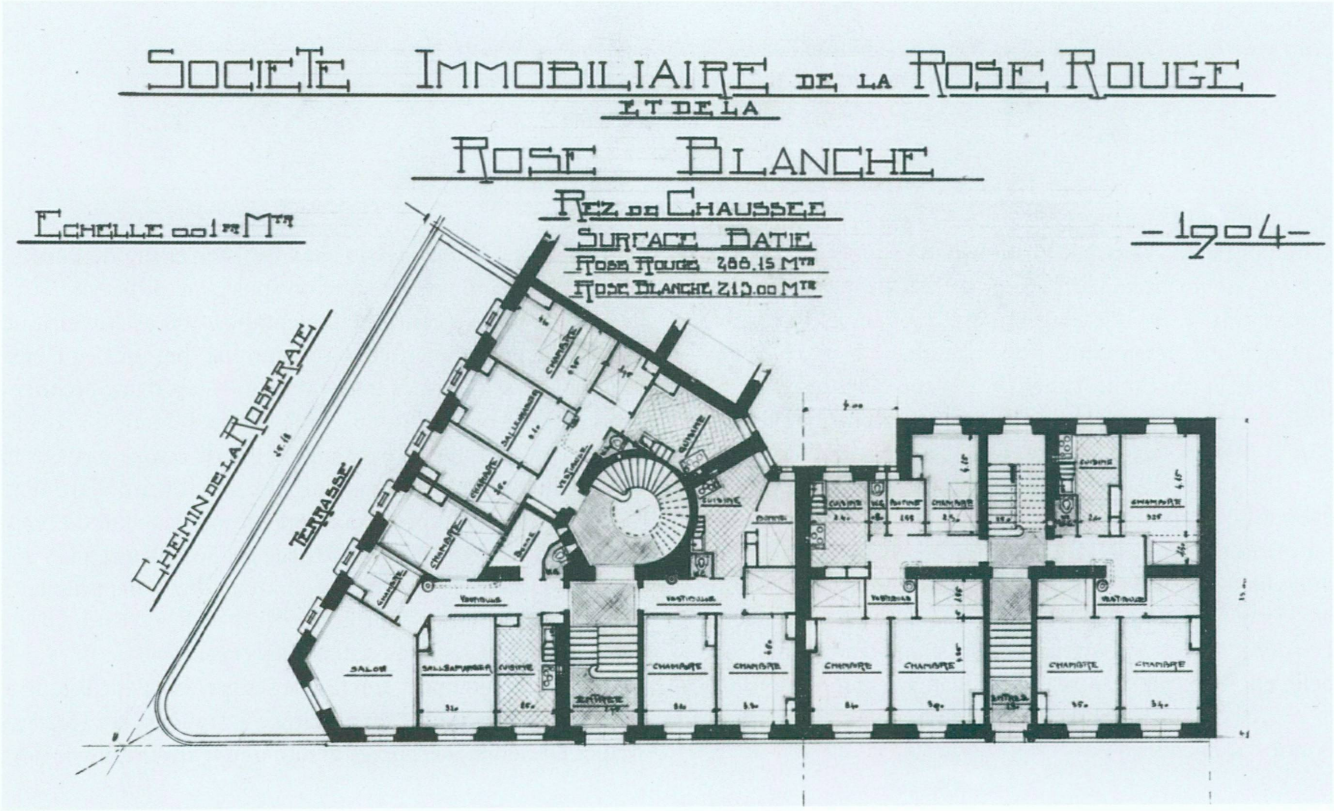
Gare des Eaux-Vives (1901), où le pan coupé, large de trois travées, est magnifié par l'accent de la marquise et celui de l'avant-toit. C'est le cas également dans le bel immeuble représentatif classicisant situé à l'angle de la place Claparède avec la rue Emile Yung (nº 7, place Claparède; fig. 6). Faisant partie d'un ensemble de trois bâtiments de prestige, aux opulentes façades de pierre de taille, conçus par des sociétés immobilières[24], le nº 7 se déploie selon un plan en éventail qui conserve une orthogonalité typologique par rapport aux façades. Le «grand salon» d'angle polygonal donnant sur la place et la cuisine asymétrique s'ouvrant sur la cour permettent de racheter l'irrégularité de la parcelle. Les deux grands appartements par étage comportent une belle enfilade (petit salon, salle à manger, grand salon) sur la place, deux chambres et la cuisine avec chambre de bonne sur la cour.

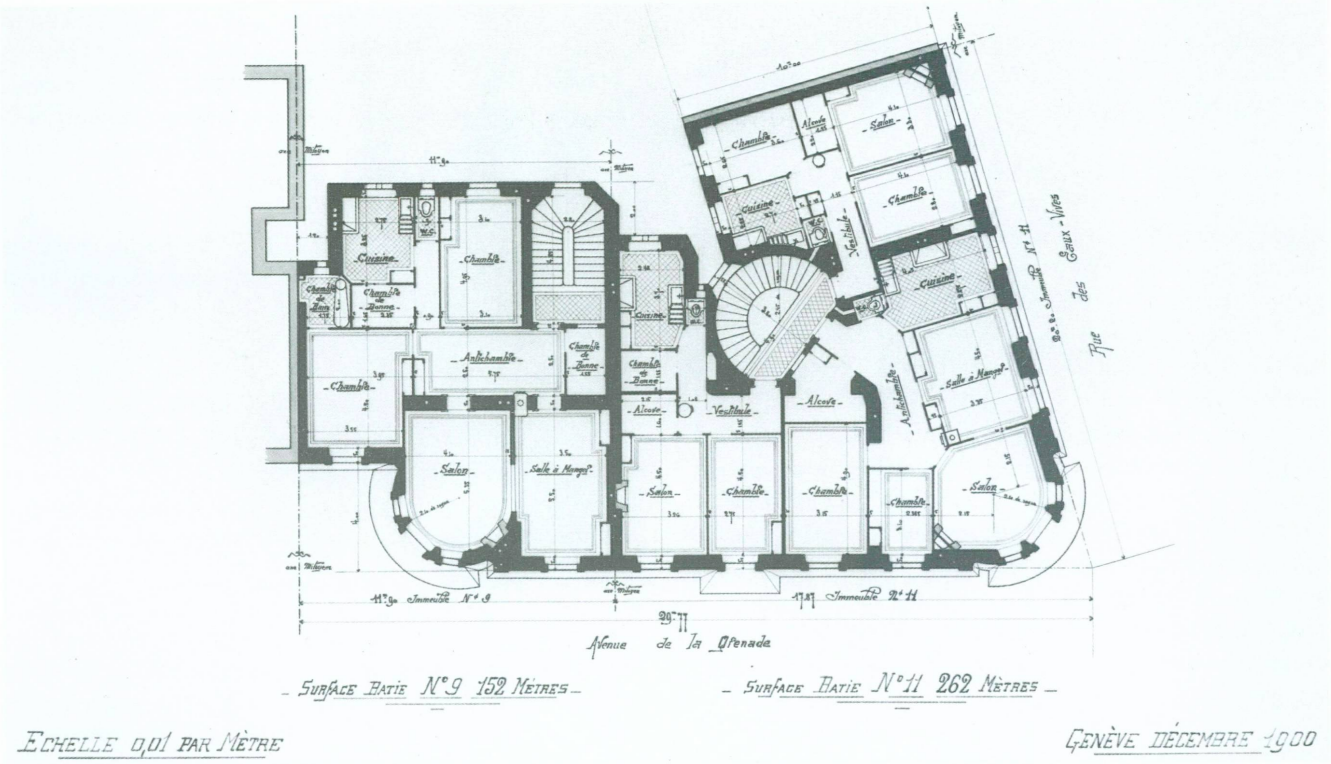
A l'angle du boulevard de la Cluse avec la rue de l'Aubépine (1904), Bovy fait une proposition différente. Cet exemple, pris au centre d'une composition architecturale de plusieurs immeubles commandité par des sociétés immobilières et par les frères Marconi[25], est d'une architecture simple mais efficace, où le soubassement de roche, l'arc de décharge et la frise supérieure de brique égayent le nu enduit des murs, sous une discrète toiture d'ardoise. Edouard Arthur reprendra à son compte la leçon de Bovy pour son immeuble nºs 29-31, rue du Fort-Barreau (1906-1908). L'école de la Roseraie, conçue deux ans plus tard par l'ancien collaborateur Edouard Chevallaz, viendra donner une habile réplique nationale à l'ensemble de Bovy, lui renvoyant notamment le reflet de ses garnitures de brique... Le plan de l'immeuble d'angle (fig. 7), troué de la cage d'escalier circulaire à éclairage zénithal telle qu'employée déjà



6.
Plans du sous-sol et du rez-de-chaussée du nº 7, place Claparède

7.
Plans du rez-de-chaussée des immeubles du boulevard de la Cluse à l'angle avec la rue de l'Aubépine (anciennement rue de la Roseraie)





8.
Plan du premier étage des immeubles Laplanche à l'avenue de la Grenade

en 1859 par Joseph Paul Collart au n° 1, Rond-Point de Plainpalais, ménage trois appartements. Celui du centre, qui occupe l'angle, compte cinq pièces, dont un beau salon pentagonal à trois fenêtres, qui tire parti du pan coupé.

La tourelle d'angle

C'est à partir de 1900 que l'on voit se généraliser, à l'instar d'un courant international[26], les réalisations à tour d'angle dans l'œuvre de Léon Bovy, puis dans celle d'autres architectes genevois pour culminer en 1912 dans le n° 1, avenue Théodore Weber – 2, route de Chêne, conçu par Edouard Chevallaz. La même année, Maurice Braillard achève, dans un esprit Werkbund incomparable, l'immeuble d'angle n° 1, rue Gallatin, dont la «tour» épurée est d'un modernisme prémonitoire à Genève.

De 1900 date l'ensemble glabre en pointe du boulevard St-Georges (nos 62-66) et de la rue des Savoises (nos 12-16), de 1901 les nos 9-11, avenue de la Grenade, et, lui faisant face, le n° 69, rue des Eaux-Vives (1904). Le n° 1, avenue Pictet-de-Rochemont (1902), quant à lui, se distingue comme premier jalon d'une intéressante discussion de tours d'angle sur un carrefour, avec le n° 2 (1906) d'Edouard Chevallaz, et le n° 19, rue Versonnex (1907) du même Bovy pour le menuisier F. Berchet[27]. Cette discussion est relayée par les nos 7 et 8, avenue Pictet de Rochemont, d'Eugène Cavalli et Ami Golay (de 1903 tous deux). Faut-il voir dans cette chronologie une coïncidence avec la polémique qui s'instaure à propos des tours médiévales de Genève, menacées de démolition? Déjà la démolition de la Tour Maîtresse en 1862 avait suscité une pétition visant à sa sauvegarde[28]. Mais, survenue avant l'heure, elle n'avait suscité que peu de considération de la part des autorités. Hypersensible au patrimoine médiéval, Jean-Daniel Blavignac en avait peut-être extrait sa maison de la Tour (1862), qu'on ne saurait toutefois considérer comme le prototype exact des maisons à tour 1900[29]. Dès la fin du siècle, on assiste à une levée de boucliers en faveur de la Tour de l'Ile, dont le sauvetage sera à l'origine de la Commission pour l'Art public fondée par le directeur de l'Association des Intérêts de Genève, Louis Roux, en 1901. Cette opération, couronnée de succès, sera suivie d'une défaite à la Corraterie, où la Tour Thelusson démolie donnera lieu à un «projet de mémoire» de l'habile Marc Camoletti (n° 5, rue de la Corraterie).

De décembre 1900 date le projet pour les immeubles de l'entrepreneur eauxvivien Henri Laplanche aux nos 9 et 11, avenue de la Grenade (fig. 8). Ces deux immeubles, traités

comme un bâtiment à façade unique sur l'avenue de la Grenade, comportent deux tours d'angle, dressées comme les baguettes d'un cadre. Leur architecture s'apparente, par son caractère Ile-de-France à toiture conique d'ardoise, à celle des immeubles Dupont (nos 44 et 50, quai Gustave Ador), conçus au même moment par Emile Reverdin[30]. On ne peut s'empêcher de penser que le maître et l'ancien élève se sont concertés pour la réalisation de cette sorte d'ensemble, qui marque les accès à l'avenue de la Grenade. Le plan des immeubles Laplanche est régi par le problème lié à la résolution de l'angle entre l'avenue de la Grenade et la rue des Eaux-Vives, mais aussi par le raccord avec l'alignement en retrait de l'avenue de la Grenade. L'immeuble no 11, qui forme angle avec la rue des Eaux-Vives, comporte trois appartements par étage. L'escalier tournant est placé sur la bissectrice de l'angle formé par les deux façades sur rue. Le bel appartement se trouve au centre et son salon «pentagonal» est logé dans la tour. Le no 9 offre un seul appartement dont les pièces se disposent autour de la vaste rotule qu'est l'antichambre. Le salon absidé, qui communique avec une belle salle à manger, occupe l'autre tour d'angle.

C'est toutefois pour l'entrepreneur en charpente et couverture Ziegler que Bovy invente la plus étonnante des protubérances (1904; fig. 9). L'entrepreneur, qui possède ses ateliers à l'arrière de la ligne d'immeubles à construire, passe commande de deux bâtiments contigus. L'immeuble d'angle, assis sur un socle de claveaux à boudins, comporte un appendice saillant qui tient de l'oriel et abrite le prolongement en «*bow-window*» d'un salon d'angle, autrement simplement rectangulaire. Caprice de commanditaire du métier enrichi, qui procure à l'architecte l'occasion de réaliser un objet unique et, qui plus est, couvert d'un chef-d'œuvre de charpenterie revêtu d'ardoises argentées? Une dizaine d'années plus tôt, le puissant entrepreneur Charles Schaefer fait preuve d'une même ostentation architecturale, en se faisant construire par Marc Camoletti (1896) un palais à tourelles façon Louis XIII sur le quai du Léman[31].

La tourelle d'angle, qui prend des formes diversifiées, se noie ensuite dans l'arrondi du no 16, boulevard des Tranchées (1906), avant de disparaître complètement du répertoire de Léon Bovy qui l'a beaucoup exploitée. Tirant parti d'un terrain difficile, Bovy emploie la courbe de l'immeuble de tête pour y loger un salon d'angle avec vue imprenable. Le plan-masse général de l'ensemble, sorte de paquebot immobilier comme Eugène Corte[32] ou Garcin & Bizot[33] savent en réaliser au même moment à Genève, taille des immeubles très différenciés les uns des autres, dont la variété se veut peut-être comme une transcription, atteinte de gigantisme, de quelque morceau de Village Suisse. C'est dans ces réalisations du boulevard des Tranchées[34] de 1906-1907 que Bovy exprime le plus clairement cette tendance à une architecture nationale dont rêvait Albert Trachsel, une de ces «architectures viriles, fortes, rocheuses, rappelant les solides architectures de nos montagnes» et dont la silhouette évoquerait «la chevauchée des pics altiers»[35].

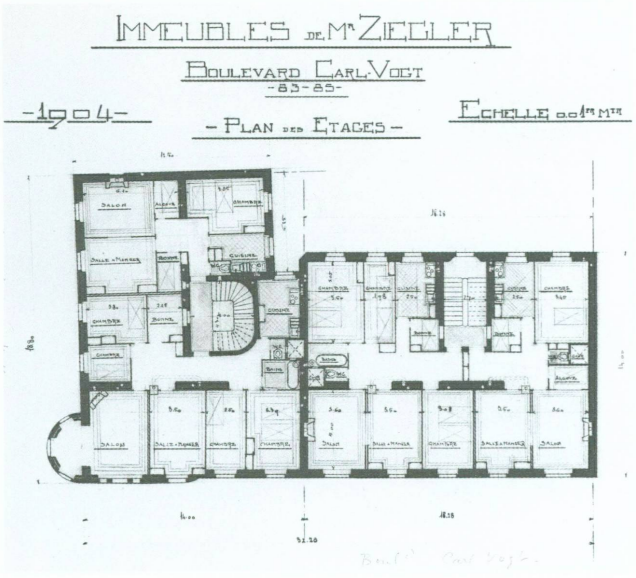
Dans ces immeubles résidentiels, réalisés par des sociétés immobilières, les appartements sont d'un standing élevé qui exige plusieurs chambres de domestiques (avec cuisines et W.C.), partiellement logées dans le sous-sol semi-excavé des immeubles (fig. 10). Ce sous-sol comporte en outre le logement du concierge, une douzaine de caves, les bûchers, le local du chauffage à charbon, le local à bicyclettes. Dans le vaste comble occupé par des greniers et d'autres chambres de bonnes, Bovy, qui a toujours soutenu les artistes, ménage d'extraordinaires ateliers éclairés par de vastes verrières.

Si Bovy est un adepte des effets de tour, on remarque une recrudescence de ce genre de dispositif durant sa «période suisse», qu'il faut situer entre 1904 et 1910. Souvent surmontée d'une toiture effilée en flèche, la tourelle quitte l'angle. Elle devient alors un ingrédient national et pittoresque parmi d'autres, comme l'appareil rustique, les balcons de bois, les toitures complexes et très présentes prônées par Guillaume Fatio[36]. On la retrouve aussi en 1907 sur les immeubles nos 10-12, avenue de la Gare des Eaux-Vives, en 1909 aux nos 96-110, route de Florissant. Le motif atteint son apogée dans le puissant beffroi à tourelles annexes de la Mairie des Eaux-Vives, conçue dans un «style ogival suisse»[37] (fig. 11).

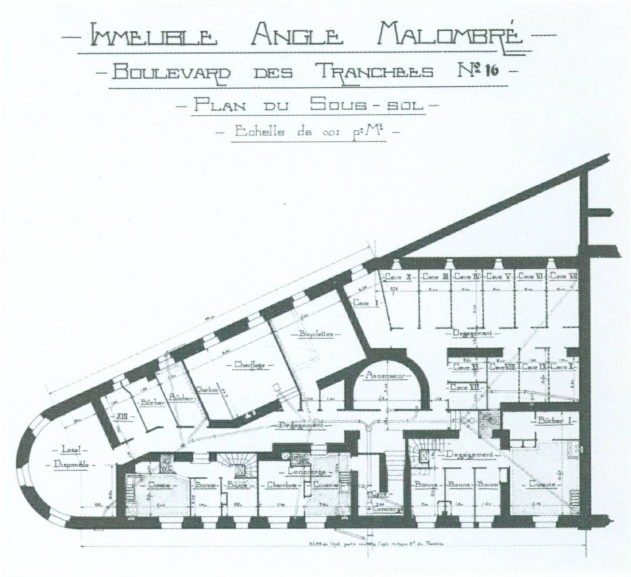
Les immeubles haut de gamme de la fin de carrière

A partir de 1910 Bovy abandonne le «style suisse». Il réalise quelques immeubles de luxe dans le quartier du Parc Bertrand, qui s'inscrivent dans le mouvement d'un retour à la tradition genevoise du XVIIIe siècle auquel participent notamment Edmond Fatio, Henri Baudin, Alfred Olivet, Guillaume Revilliod & Maurice Turrettini. Peu avant, Guillaume Fatio vient de publier dans la revue *Nos Anciens et leurs œuvres* son étude intitulée «Notre architecture locale»[38], où il prône les qualités des réalisations bourgeoises du XVIIIe siècle.

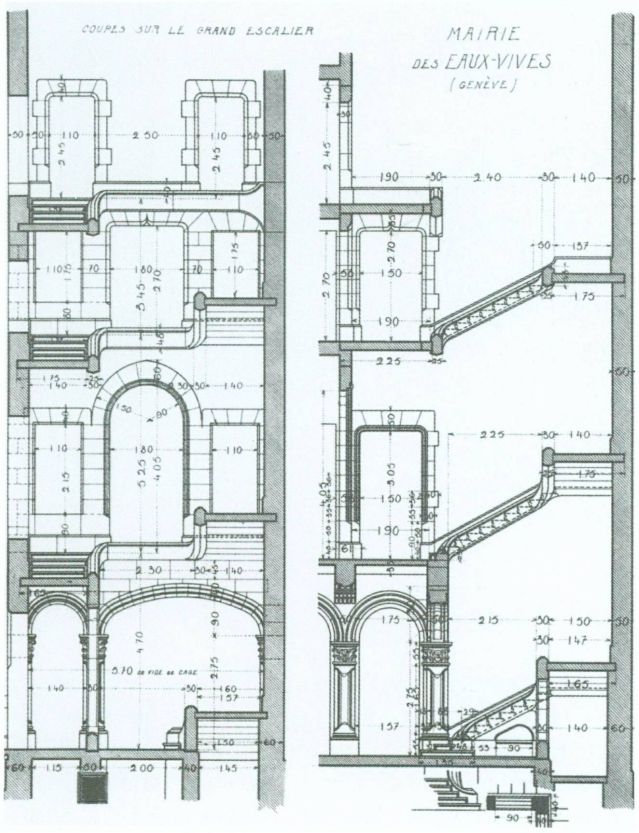
De 1912 date l'important projet de Bovy pour la «Société immobilière du chemin Bertrand Plainpalais», nos 5-9, avenue Gaspard Vallette (fig. 12). Il sera accompagné de celui des nos 5 et 7, avenue Léon Gaud. Les cinq immeubles constituent un ensemble de grande qualité, soigné dans la mise en œuvre de matériaux de belle qualité comme dans le détail des finitions. La silhouette des trois immeubles

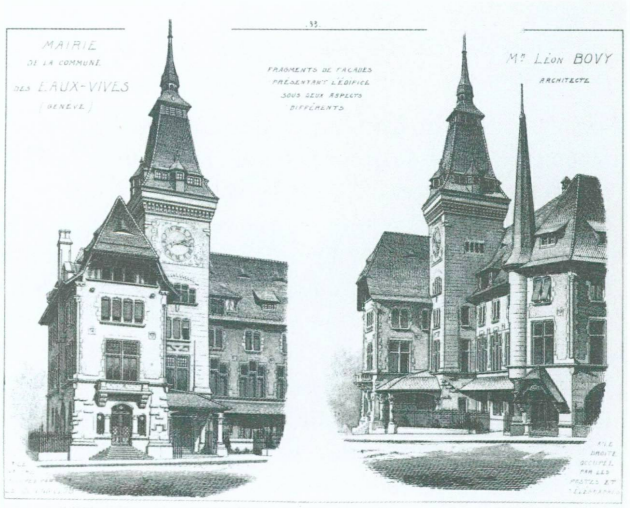


9.
Plan d'étage des immeubles Ziegler, bd. Carl Vogt

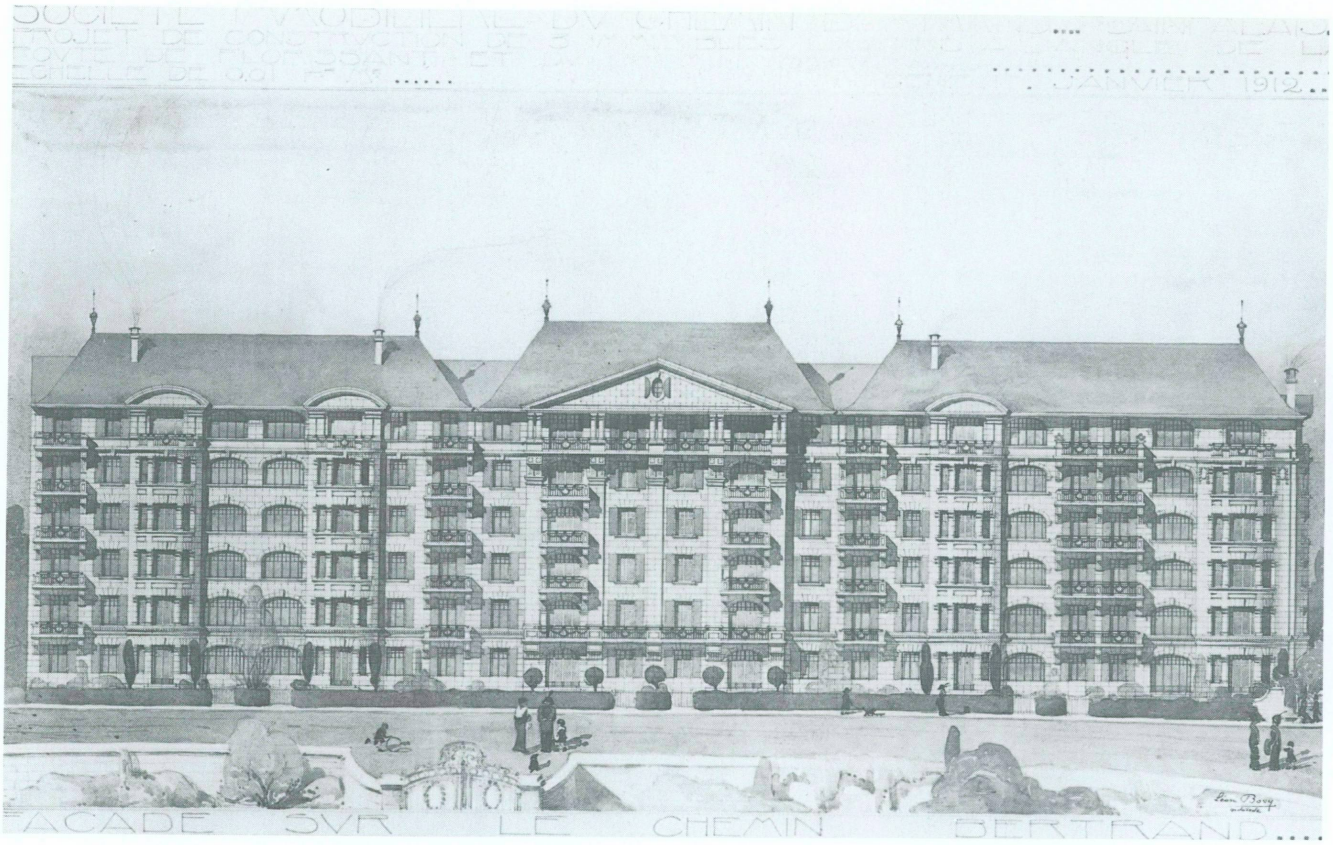


10.
Plan du sous-sol du nº 16, bd. des Tranchées





11.
Planche relative à la Mairie des Eaux-Vives, tirée des *Monographies des bâtiments modernes*, 260e numéro, Paris [Ducher fils, éditeur]



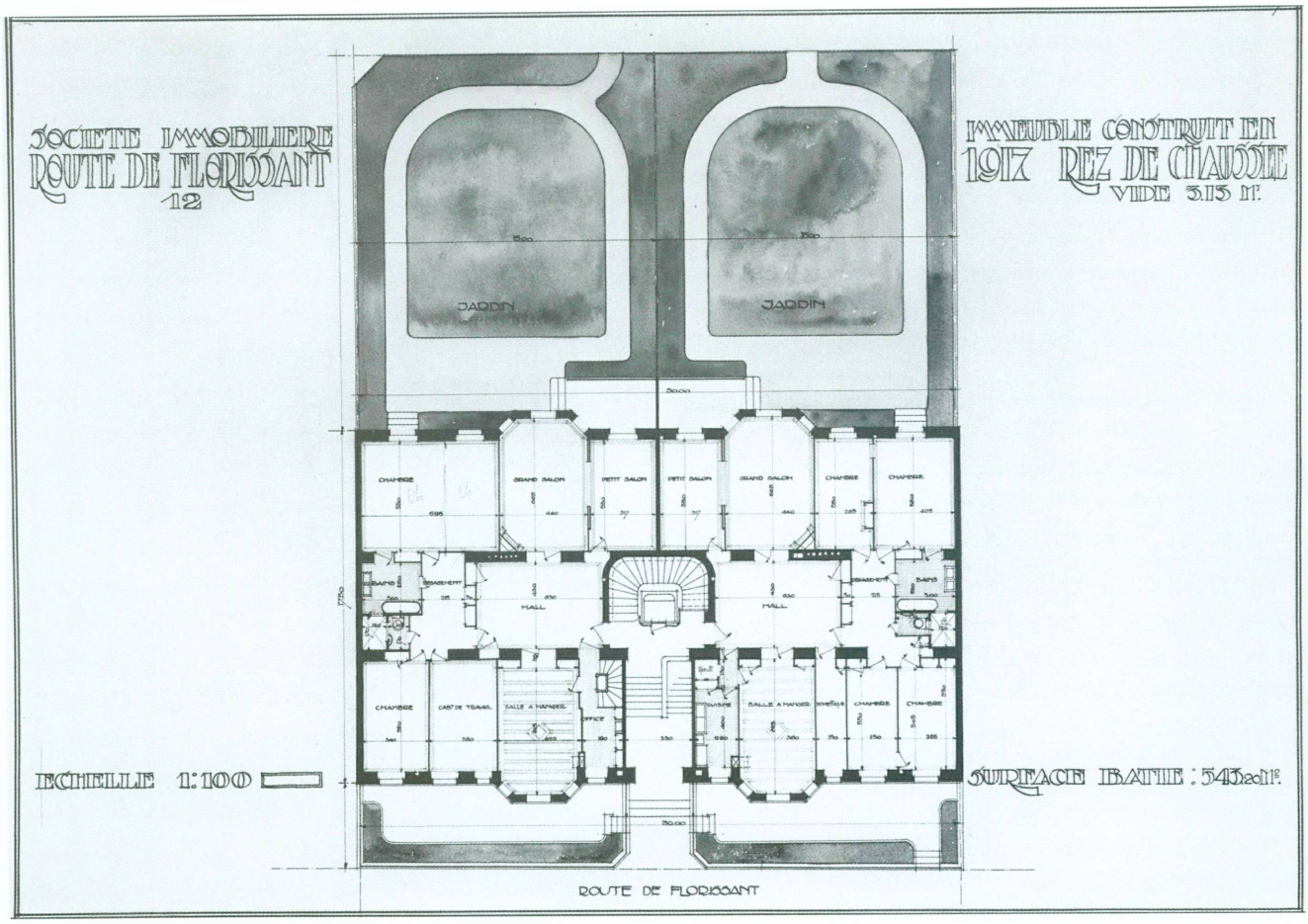
12.
Elévation de la façade donnant sur le Parc Bertrand des immeubles de l'avenue Gaspard Vallette

donnant sur le parc Bertrand évoque quelque variation sur le thème de la rue des Granges, avec un accent mis sur le «corps central», comme dans les maisons de maître du XVIIIe siècle. Un vaste fronton, à l'échelle des six étages du n° 7, Gaspard Vallette, souligne la centralité de l'ensemble. Les deux immeubles, situés de part et d'autre, sont structurés par les axes de leurs *bow-windows,* surmontés de tympans cintrés, et la saillie de leurs travées de balcons. Les appartements comportent petit salon, grand salon et salle à manger, organisés en enfilade dans les plus petits d'entre eux (six pièces, plus chambre de bonne et cuisine) ou groupés en une zone réception, isolée de la sphère privée, dans les plus grands (huit ou neuf pièces, plus bonne et cuisine). Le grand salon profite, le cas échéant, du renflement du *bow-window*.

C'est le long de la route de Florissant, où il a déjà construit les n°s 4-8, que Léon Bovy bâtira son dernier immeuble (n° 12; fig. 13), où habitera ultérieurement la famille. Entrepris pendant la guerre, le chantier est long et compliqué. Dans un album de photographies, Bovy note: «La dernière dalle de Florissant 12. On couvre fin Décembre», puis «Difficultés immenses pour achever cette dernière maison. Pas d'ouvriers, pas de matériaux, prix impossibles et pourtant location immédiate. Terminée fin mars 1918 et occupation immédiate des appartements dès le 1er juillet jusqu'au 11 octobre 1918». Reprenant la typologie mise au point dans certains immeubles de l'avenue Gaspard Vallette, Bovy sépare clairement la partie réception (petit salon, grand salon, hall et salle à manger attenante à la cuisine) de la partie privée de l'appartement. Avec cet immeuble élégant, à *bow-windows* et carcasse de béton armé, s'achève sans fracas la carrière architecturale de Léon Bovy, qui a alors cinquante-cinq ans et trente-neuf ans de métier derrière lui.

CONCLUSION

On s'est interrogé sur cette fin de carrière et la reconversion de Léon Bovy dans une activité politique au sein du Conseil administratif de Plainpalais. A cela sans doute un faisceau de circonstances. La Guerre Mondiale, qui bouleverse le paysage économique et culturel, rend désormais difficile la



13.
Plan des jardins et du rez-de-chaussée de l'immeuble nº 12, route de Florissant

pratique de l'architecture. Les changements technologiques obligent à des recyclages plus ou moins bien vécus. On peut comprendre que Bovy, ni ingénieur, ni véritable érudit de l'architecture, avec derrière lui une carrière exceptionnelle, soit découragé par ces âpres querelles théoriques sur le style et les matériaux, qui surgissent au moment de la Première Guerre Mondiale. La dispute académique aura raison de son enthousiasme.

Homme de terrain pragmatique, lié au chantier dans sa forme traditionnelle et aux entrepreneurs par la parole donnée – les travaux étaient en effet souvent entrepris sans devis, en se référant aux ouvrages antérieurs –, Léon Bovy est appelé, avec l'apparition du béton armé, à revoir ses pratiques. Tout comme le jeune Maurice Braillard à la Mairie-école d'Onex[39], il a fait par ailleurs lui-même l'objet d'attaques assez vives à l'issue de la construction de la Mairie des Eaux-Vives. Un témoignage de cette appréciation accablante transparaît dans le jugement du concours de façades de 1910, où le jury se dit:

> «... péniblement impressionné par un édifice public important, qui emprunte à l'époque de la tyrannie féodale ses motifs de décoration et qui essaie d'adapter à un plan moderne l'aspect extérieur d'un château du moyen âge. Nos besoins actuels, pas plus que nos procédés techniques, ne sont les mêmes qu'à cette époque ancienne. Ce qui fait qu'en voulant emprunter à un certain dictionnaire d'art ces motifs variés, l'auteur a été fatalement entraîné à les déformer pour pouvoir les adapter au plan

qui lui était imposé. En plus de ces défauts de composition, il a encore, toujours à la recherche du pittoresque, fait un assemblage de couleurs désagréables et non-motivé, ce qui n'est pas une critique adressée au principe de l'emploi de la couleur, mais à l'absence d'harmonie obtenue dans le cas particulier.»[40]

Or, comme nous l'avons vu, 1910 marque la fin de la «période suisse» dans son œuvre. Il se range à une architecture plus genevoise et moins «tudesque»; à tel point que lors de la visite du Village suisse de l'Exposition de Berne, il aura cette phrase: «Les bâtiments de l'Exposition sont un peu tristement «Munichois». On renonce à les photographier et l'on rentre à Genève le 25 juin 1914.» Le goût genevois a changé et l'exemple allemand intéresse ici bien moins que dans d'autres cantons romands ou alémaniques.

Enfin, la crise économique qui touche l'Europe entière affecte aussi le bâtiment genevois et romand. Précédée de la sérieuse grève des maçons de 1903[41], cette crise se traduit par un sévère coup de frein à la construction. Laissant à ses jeunes confrères le soin de bâtir, Bovy désormais s'adonnera à diverses activités, participant notamment à la vie politique de la commune de Plainpalais dans le cadre de la réflexion urbaine sur la «Grande Genève» et le rattachement à la Ville des communes suburbaines des Eaux-Vives, de Plainpalais et du Petit-Saconnex.

ANNEXE: LISTE DES ŒUVRES DE LÉON BOVY[42]

Rive droite et Eaux-Vives

Rue Tronchin 17-23
Rue de la Servette 23, 25, 31, 39, 43-49
Rue de Prairie 21-23
Rue de la Poterie 20-32
Rue du Jura 8-16, 28
Rue Dassier 16
Rue Louis Favre 2
Rue de Fribourg (?)
Rue de Berne 40-42
Bd. James Fazy 8-10
M. Streit au q. à St-Jean
Vudalla A, B, D
Av. d'Aïre/Furet
Rue Rothschild g. meubles
Route de Chêne, Trèfles Rose, Blanc, Vert, Incarnat
Av. Gare des Eaux-Vives, 4-12
Rue de Savoie 4
Rue de Frontenex 35-37
Ch. de Roches 2
Rue du 31 Décembre 65
Av. Pictet de Rochemont 1-3, 25-27, 24
Av. des Vollandes 4-12 et 3-11
Av. de la Grenade 9-11
Rue de la Scie 5-7
Rue du Lac
Rue Versonnex 19
Rue des Eaux-Vives 63, 67-69, 73
Rue Jean-Charles Bernasconi, Le Moellon
Route de Malagnou 19 (Ferdinand Hodler/Tranchées de Rive)

Rive gauche, Tranchées

Place Longemalle 13
Rue des Allemands 24
Bd. Carl Vogt 3-5, 31-43, 83-85
Rue des Deux-Ponts, Rubis et Saphir
Rhône et Arve
Jonction (Bolengo)
Pitons (Dufour)
Ch. des Bains (Montchal)
Rue de l'Ecole de Médecine M, A, B, C, 12.
Rue des Usines
Nouveau chemin Acacias
Rue Verte 5, 7, 9 (A, B, C)
Bd. de la Cluse, Roses Thé et Jaune, Rouge et Blanche
Bd. de la Cluse (Marconi)
Bd. du Pont d'Arve (Vuagnat), 14 (Cavana), 27 (Guiget)
Rue du Diorama (Hellé)
Rue de l'Arquebuse 20-22
Rue des Savoises 6-8
Route de Florissant 4-8, 12
Rue Adrien Lachenal 3
Angle Athénée 15
Tranchées 14- 18

Angle Malombré
Avenue Bertrand 5-9 (A, B, C)
Avenue Léon Gaud 5-7
Nouvelle Contamines
Ancien cottage et Esplanade, bd. Tranchées 44-46
Place de Champel (place Claparède) 2-6, 3-7
Ancienne Pelouse (Emile Yung)
Rue Senebier 18 (réparation seulement)
Rue Pré-Jérôme (Dufour)
Bellegarde (Laplace)
Bd. de la Tour 4 (Karcher)

Villas et bâtiments publics
Graz I II
Florissant (Rente)
Mayor, Hermance
Badel, Mo'ns
Quaglino, Anières
Hugues Bovy, Corsier
Hiet, Vandœuvres
Florissant 88
Turrettini au Vallon
Cornachon, Conches
Hess, Petit-Lancy
Ecole enfantine des Eaux-Vives
Bibliothèque publique des Bastions
Mairie des Eaux-Vives
Ecole des Métiers, La Prairie
Villas mitoyennes, Florissant (Epargne)
Villa Bovy, Creux de Genthod
Villa Marion, Pardigon
Villa Streit, Collonges sous Salève
Villa Cherbuliez, Le Bibelot, La Belotte
Villa Laclie, La Capite
Villa Broisin, Veyrier
Villa Meletta, Lancy
Villa H. Bovy, Florissant

Notes:

1 Marina MASSAGLIA-AIT-AHMED, *Maurice Braillard architecte et urbaniste,* Genève, 1991; *Maurice Braillard Pionnier suisse de l'architecture moderne,* catalogue d'exposition, Genève, Musée Rath, 1992
2 *Jean-Daniel Blavignac, architecte, 1817-1876*, sous la direction de Leïla EL-WAKIL, Carouge, 1990
3 *Faces*, 1991/21, numéro consacré à Marc-Joseph Saugey
4 Une précédente publication, *Léman 1900, Morceaux d'architecture*, Genève [Georg], 1994, dans laquelle Léon Bovy était représenté par la Mairie des Eaux-Vives et par ses réalisations du boulevard des Tranchées et du boulevard Carl Vogt, m'a amenée à rencontrer les descendants de l'architecte que j'avais vainement cherchés jusque là.
5 L'architecte Jacques Schaer lui a consacré une brève contribution, centrée sur la production eauxvivienne, qui se termine par plusieurs questions sur la vie et la carrière: Jacques SCHAER, «Léon Bovy, architecte (1863-1950)», *Revue du Vieux Genève*, 1988, pp. 105-109. Tout récemment Sabine LOB-PHILIPPE vient de rédiger une notice biographie sur Bovy pour le *Dictionnaire des architectes du XIXe et XXe siècle* à paraître prochainement aux éditions Birkhäuser à Bâle.
6 Selon l'annuaire genevois de 1895, le bureau de Morsier et Weibel est également au nº 5, rue Petitot, celui de Marschall au nº 4, rue Petitot, celui de Jacques-Elysée Goss au nº 22, rue du Général Dufour, celui de Marc Camoletti au nº 10, rue de la Bourse.
7 Voir Thierry BENSING, *Naissance du concept d'Art public à Genève. La Société d'Art public de 1901 à 1914*, Genève, mars, 1993, dactyl.
8 Léon BOVY, «Emile Reverdin, architecte», *Nos Anciens et leurs œuvres*, 1901, nº 1, pp. 106-111
9 Il fonda ou joua un rôle déterminant dans la création de nombreuses sociétés immobilières, telles la Société genevoise d'investissements fonciers qui regroupe une vingtaine d'immeubles à Genève, l'Immobilière genevoise, la Rente immobilière, la Société des Intérêts immobiliers et la Chambre genevoise immobilière.
10 cf. Adrien BOVY, «Jules Crosnier 1843-1917», *Nos Anciens et leurs Œuvres*, 1917, p. 72
11 Léon Bovy est apparenté à Emile Reverdin par la fille d'Antoine Bovy.
12 Centre d'Iconographie Genevoise, Album de planches d'Emile Reverdin
13 Entre 1879 et 1894, période durant laquelle Bovy est attaché à l'agence Reverdin, ce ne sont pas moins d'une trentaine de résidences suburbaines qui sont projetées, selon trois types principaux: chalet, manoir Renaissance française, maison à colombage.
14 Léon BOVY, «Emile Reverdin, architecte», *op. cit.*, p. 110
15 *Ibid.*
16 *Monuments d'Art et d'Histoire, La Genève sur l'eau*, «Morphologie urbaine», à paraître [1997]
17 Léon BOVY, «Emile Reverdin», *op. cit.*, p. 110
18 Photographié en juillet 1903
19 Ainsi que des dénommés Dompmartin et Faletti
20 Voir *Album de Fête. XLIIème Assemblée générale de la Société suisse des ingénieurs & architectes*, Genève, 1907, pp. 93-94
21 Leïla EL-WAKIL, Erich MOHR, *Léman 1900, Morceaux choisis d'architecture*, Genève, 1994
22 Durant l'hiver 1901-1902, la famille Bovy s'installe au nº 6, place Claparède, immeuble de plus grand standing également construit par Léon Bovy, dans lequel habitera aussi son ami Jules Crosnier. Cinq ans plus tard, elle déménage au nº 4, route de Florissant, où elle restera jusqu'en 1950.
23 Il s'intègre à l'architecture du nº 10 réalisée par Georges Kaufmann cinq ans plus tôt.
24 La Société immobilière de l'Œillet Jaune dans le cas du nº 7
25 L'immeuble Marconi, nº 9, boulevard de la Cluse, sera récompensé d'une 1ère médaille de bronze et d'un diplôme dans la catégorie bâtiments locatifs de seconde classe au concours de façades de 1907, cf. *Bulletin Technique de la Suisse romande*, 1908, p. 135.
26 Voir à ce propos François LOYER, *Paris XIXe siècle, L'immeuble et la rue*, notamment chap. V, «Le post-haussmanisme sous la IIIe République»
27 Voir *Bulletin Technique de la Suisse romande*, 1908, p. 132
28 Voir AEG, Travaux A 79/fº 239, 15 août 1862
29 Dans la Tour Blavignac la tourelle, conformément au modèle médiéval abrite un viret, cf. *Jean-Daniel Blavignac, op. cit.*, pp. 151-154.
30 Voir à ce sujet Marina MASSAGLIA-AIT-AHMED, *Les immeubles nos 44-46-50, quai Gustave-Ador: une genèse commune*, manuscrit Monuments d'Art et d'Histoire, Genève, 25 avril 1994
31 Actuel nº 43, quai Wilson
32 Nos 27-31, quai Wilson

33 Nos 86-92, rue de Saint-Jean
34 Les ensembles nos 14-16, bd. des Tranchées – 15, rue de l'Athénée et nos 44-46, bd. des Tranchées – 1, rue de Beaumont
35 Albert TRACHSEL, *Réflexions à propos de l'art suisse à l'Exposition Nationale de 1896*, Genève, 1896, p. 60
36 En particulier dans *Ouvrons les yeux, Voyage esthétique à travers la Suisse*, Genève, 1905, pp. 156-160
37 A. RAGUENET, *Monographies des bâtiments modernes*, 260e numéro, Paris [Ducher fils, éditeur] et *Album de Fête, op. cit.*, pp. 5 7-59
38 Guillaume FATIO, «Notre architecture locale», *Nos Anciens et leurs œuvres*, 1905, t. 5, pp. 71-122
39 Voir Marina MASSAGLIA-AIT-AHMED, *op. cit.*, pp. 31-39
40 «Concours de façades. Rapport du Jury», *La Revue Polytechnique et le Moniteur de l'Industrie,* 1910, no 259, p. 73
41 Charles HEIMBERG, «Quelques militants, un poète et des ouvriers déracinés dans un dossier de police sur la grève du bâtiment de 1903 à Genève», *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, Lausanne, 1993, no 9, pp. 39-55
42 Transcription d'une liste des œuvres de Léon Bovy établie par sa fille (Archives privées)

Crédit photographique:

Archives privées, Genève, photo Viviane Siffert: fig. 1-2, 4-13
Archives privées, Genève: fig. 3, pl. IX